

**BULLETINS DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE  
D'ÉTUDES OCCITANES**

**Numero 1**

**LES TÂCHES DE LA RECHERCHE OCCITANE**

**Westfield College  
Université de Londres**

Ce bulletin a été réalisé au centre d'informatique  
de Westfield College (Université de Londres)  
et mis en page au moyen de la compositrice numérique Lasercomp  
de l'Université d'Oxford.

© A.I.E.O. 1985.

*Printed at Westfield College,  
(University of London)  
Kiddalore Avenue,  
London NW3 7ST.  
Tel: (44-1) 435-7141*

Ce premier bulletin de l'A.I.E.O. est consacré à l'état des recherches dans le domaine des études occitanes. D'autres aspects de ces études seront traités dans le contexte de nos bulletins dans la mesure où il est plus logique de les aborder ainsi.

Certains domaines de la recherche d'oc ne sont pas traités. Il est à espérer que les spécialistes des XVI<sup>e</sup>, XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles et de la linguistique présenteront à leurs confrères l'état de la recherche dans leur domaine dans un prochain avenir.

Je tiens à remercier Monsieur François Crompton-Roberts et Madame Jenny Allen du centre d'informatique de Westfield College pour leur contribution à la réalisation technique de ce bulletin. Sans leur aide, sa parution n'aurait pas été possible.

**PETER RICKETTS,**  
Président.

Depuis qu'à l'initiative de Jean Bourière les spécialistes de la recherche en domaine d'oc se sont rencontrés une première fois à Avignon (c'était il y a tout juste trente ans), depuis qu'ils ont pris l'habitude de ces retrouvailles périodiques, sans doute ont-ils gagné quelque confiance dans leur entreprise collective. En marge des séances, des communications, des débats organisés, l'amical échange de projets, des interrogations, quelquefois des impatiences ou des déceptions a beaucoup fait pour que certaines explorations soient entreprises, certaines voies ouvertes.

Mais il reste tant à imaginer, décider et faire! Les études occitanes souffrent du statut même de la langue autour de laquelle elles se bâtissent: langue non officialisée, historiquement déçue et non parfaitement rattachée, insuffisamment enseignée donc, peu soutenue d'appareils universitaires. Elles pâtissent concurremment de ses excès et des insuffisances du zèle militant, longtemps abandonné à ses pulsions tâtonnantes. Le sérieux du jugement leur manque encore parfois, autant que la rigueur de l'inventaire. La création de l'A.I.E.O. est survenue à un moment où cette situation était devenue en quelque sorte intolérable pour tous ceux qui se penchent avec le souci de la bonne méthode et de l'acquisition solide sur le texte ancien ou récent, sur les étapes diachroniques ou les variations synchroniques de la langue, sur l'histoire de la société vivant en l'espace que cette langue définit. Une nouvelle étape naît ainsi, où sans pesanteur ni dirigisme, l'association nominale peut devenir collaboration laborieuse.

Je remercie le Conseil d'Administration de l'A.I.E.O. d'avoir accédé à ma demande et de proposer ici une première synthèse ou état de la recherche occitane par secteurs. Je remercie ceux de nos amis qui ont accepté la tâche de la rédiger. Leur intervention peut appeler des compléments, des rectifications, ou même des critiques. Ce serait bien. Nos recherches ne s'en porteraient que mieux, si nous devions bientôt faire servir l'A.I.E.O. et son bulletin à une telle confrontation:

*Ben vuellh que sapchan li plusor  
d'est vers si.s de bona color  
qu'ieu ai trach de mon obrador*

*que l'obrador soit en Occitane, ou quelque part en Europe, Amérique  
Asrique, Asie...*

*En tout état de cause — nos collaborateurs le soulignent — il paraît urgent d'économiser les efforts par une meilleure reconnaissance du chantier. En deçà même d'une communauté de travail souhaitable, l'élémentaire coordination des tâches semble indispensable. Nous la proposons par cette première publication.*

ROBERT LAFONT

## LE TEXTE MÉDIÉVAL LYRIQUE

GÉRARD GOURAN

Vouloir établir une carte des zones de la lyrique occitane qui n'ont pas encore été étudiées conduit automatiquement à se heurter à des difficultés à la fois pratiques et méthodologiques, dont la moindre n'est pas que, contrairement à une opinion généralement admise, le nombre des chercheurs qui travaillent sur cette matière soit considérable.

En dépit des fichiers tout à fait remarquables constitués par l'I.R.H.T. (av. d'Yéna), que Madame G. Brunel-Lobrichon a bien voulu nous ouvrir et nous aider à interpréter pour cette étude, il est extrêmement difficile de savoir quels sont les chercheurs et l'objet de leur recherche et à peu près impossible de connaître les délimitations de celle-ci.

Le fichier de l'Institut est en effet établi à partir des demandes de photocopies de chansonniers, ce qui ne permet pas souvent de connaître le sujet exact du travail entrepris; les chercheurs n'ont pas non plus, on peut le regretter, le souci de signaler la fin de leurs recherches et l'on ne saurait dire si telle entreprise initiée il y a une douzaine d'années est prée d'aboutir ou abandonnée depuis longtemps. Nous n'avons pas réussi à nous faire une idée de l'état actuel des travaux sur Aimeric de Sarlat Arnaut de Mareuil, Bartolomeo Zorzi, Guilhem Figuera et Marcabru.

On comprendra également que ce type de fichier ne peut éclairer sur la valeur des travaux en cours ou même, plus simplement, sur le niveau auquel ils se situent; on ne peut savoir si une édition en préparation est une édition critique ou une simple reprise, sous un point de vue différent d'éditions passées.

Dans ces conditions, les indications que nous donnerons sont, o l'aura compris, tout à fait sujettes à caution: il est parfaitement possible que nous signalions comme *terra nullius* des auteurs dont une édition es peut-être sur le point de voir le jour. Les chercheurs qui s' consacraient seraient d'abord les victimes de leur excessive modestie e nous les invitons à se faire connaître.

Avant d'en venir au cœur de la question, il faut évoquer un problème méthodologique: rien ne prouve qu'une édition, pour être ancienne, soit une mauvaise édition critique, pas plus qu'elle soit bonne pour être récente. Nous ne nous reconnaissons ni l'expérience ni les connaissances nécessaires pour décider qu'il faille refaire telle ou telle édition critique (par exemple, l'édition de Folquet de Marseille, publiée par S. Stroniski en 1910 peut paraître supérieure à bien des ouvrages récents). Nous nous conuenons donc, dans les listes qui suivent et où ne figurent que des troubadours dont on possède en principe au moins quatre textes, de donner la liste des éditions les plus anciennes jusqu'à la date arbitraire de 1930. Il ne fait en effet de doute pour personne que, avant de se lancer dans un travail d'édition ou de le confier à un étudiant, chacun a à cœur de vérifier la qualité de l'édition antérieure:

Raimon Gaucelin de Béziers (1869), Joan Esteve (1869), Folquet de Lunel (1872), Guilhem Aneier de Toulouse (1877), Blacasset (1886-1887), Peire Lunel (1891), Palais (1892), Uc Brunenc (1895), Peire Guilhem de Luserna (1896), Blacatz (1898), Berran d'Alamanon (1902), Elias de Barjols (1906), Bernart de Roventac (1907), Folquet de Marseille (1910), Raimon de Tors (1911), Uc de St Circ (1913), Guilhem Margret (1914), Pistoleta (1914), Giraut d'Espanha (1915), Giraut de Salagnac (1916), Beatrice de Dia (1917), Elias Carrel (1921), Pujol (1921), Raimon Jordan (1922), Gausbert de Poichbot (1924), Bernart Marti (1925), Granet (1929), Giraut de Calanson (1930), Peire Bremon Ricas Novas (1930).

Voici maintenant la liste de ceux dont on ne possède aucune édition des œuvres complètes avec, entre parenthèses, le nombre d'œuvres que leur attribuent Pillet et Carstens:

Guilhem de Hauptpol (4), Raimon de Gironells (4), Guilhem Rainol d'At (4), Guilhem de St Gregori (4), Guionet (4), Peire Milon (9), Raimon de Castelnau (6), Torcafol (4), Uc de la Bacalarina (5).

En principe donc, *personne* n'est en train d'éditer ces troubadours à l'heure actuelle. Au demeurant, cette notion d'édition laisse à désirer, car outre que nous n'avons pu, comme cela aurait été nécessaire, compiler l'ensemble des travaux pour savoir lesquels pouvaient être qualifiés de critiques, il existe, par exemple, un bon nombre de *partimens* publiés sous le nom du second partenaire, comme c'est le cas pour Guilhem de Mur, dont l'œuvre s'entremêle avec celle de Guiraut Riquier. Il arrive aussi que

certains auteurs, dont le nombre des pièces connues, à la différence de l'intérêt, est réduit, soient regroupés dans des recueils, comme c'est le cas pour les troubairitz; on connaît aussi des regroupements régionaux: troubadours de Sarlat, gascons, d'Ussel ou de Béziers.

Au vu du corpus actuel, qui est considérable mais requiert à tel point un *aggiornamento* scientifique qu'un critique a pu dire un peu paradoxalement que les éditions que nous possédons étaient inutiles, il semble que le travail le plus urgent consisterait à éditer l'ensemble des chansonniers (et l'attitude actuelle de certaines bibliothèques, où l'on refuse maintenant de communiquer les manuscrits aux lecteurs actuels; cause d'abus passés, ne peut que confirmer cette idée).

Ce n'est en effet qu'à partir de cette étape que l'on pourra passer réellement des travaux, qu'on nous permettra d'appeler verticaux, qui sont les éditions critiques de troubadours particuliers aux regroupements horizontaux permettant de fertiles comparaisons et surtout une véritable intégration de l'énorme masse des poésies anonymes. En effet, s'il peu paraître, nous nous garderons bien de dire sans intérêt, mais dépourvu de nécessité logique et méthodologique de publier conjointement l'ensemble des anonymes, qui n'ont quelquefois en commun que ce trait qui ne nous paraît pas déterminant, il est tout à fait regrettable que les chercheurs aient du mal à les prendre en compte pour de nouveaux groupements.

Nous ne nous étendrons pas sur les différents sujets qu'il serait souhaitable de voir aborder en priorité par la recherche sur la lyrique occitane, d'autant que ces textes peuvent bien évidemment fournir la matière de tous les types de critiques ou de théories littéraires, à partir du moment où ils sont correctement édités. Contentons-nous de souligner pour donner un exemple, que soient frayées les voies suggérées par *Di Dialektik des Trobar* de M. J. Gruber et que soit poursuivi le travail sur l'intertextualité des troubadours (sans omettre les trouvères et les autres œuvres contemporaines).

Il semble également qu'il reste beaucoup à faire ou à réévaluer en ce qui concerne les rapports entre la lyrique d'oc et l'histoire. Il ne serait pas inutile de rassembler, peut-être en recourant à l'ordinateur, les données multiples sur les cours et le mécénat, afin de réviser les ouvrages de Jeanroy, Bergert et Bertoni. On pourrait alors se demander si, en fonction des endroits, ne se sont pas développées des écoles, si des genres ou des manières n'ont pas été privilégiés, en Catalogne ou en Italie, par exemple. À un moment où les historiens prennent de plus en plus conscience de l'intérêt des sources littéraires, il ne serait pas mauvais d'étudier l'enracinement historique de la lyrique, lui aussi fondamenta-

Le recours à l'ordinateur pourrait peut-être possible d'étudier la datation des pièces les unes par rapport aux autres; si, au lieu de ne posséder pour les datations que le fruit des recherches sur des troubadours isolés, on pouvait parvenir à une interconnexion, cela pourrait être fructueux dans le cas des pièces qui empruntent à d'autres leur schéma métrique ou auxquelles on l'a emprunté.

Ce travail de précision par rapport à l'histoire événementielle est à accompagner de recherches sur les troubadours et leur société, qu'il s'agisse de l'étude, en diachronie et en synchronie, du vocabulaire social ou des manifestations, dans la lyrique comme dans les textes non lyriques, de la pensée scientifique (médecine, astronomie, etc.), religieuse (et cela ne concerne pas que les héréses), institutionnelle et juridique du Moyen Âge. On voit que, ici encore, il est souhaitable que les études prennent en compte la littérature latine concomitante.

Enfin, il est des directions que l'on ose à peine évoquer: à quand le travail qui fera le point sur ce que l'on sait des rapports entre les Arabes et les troubadours? Ne serait-il pas intéressant de se demander à propos de la littérature d'oc quels sont les aspects spécifiquement occitans en matière de structures sociales, de religion, de folklore même?

Enfin, nous achèverons cette présentation par une suggestion: même si nous connaissons bien l'esprit libertaire des chercheurs, l'intérêt des études occitanes ne serait-il pas que chacun contribue à l'A.I.E.O.? Ne serait-il pas possible, lorsqu'un travail est entrepris, qu'en soient systématiquement signalés le but, le niveau et l'intitulé précis? de faire savoir s'il est achevé ou abandonné? L'A.I.E.O. pourrait peut-être, sans qu'on crie à l'inquisition, se charger d'envoyer tous les trois ans une carte pour savoir s'il est toujours sur le métier: cela éviterait que des projets ne dorment pendant une quinzaine d'années avant qu'on sache que le sujet est libre, non pas par la publication d'un ouvrage, mais par l'extinction du chercheur. Un tel formalisme n'est peut-être pas dans la tradition universitaire, encore qu'il régit le système des thèses, mais est-il vraiment souhaitable de voir, à fort peu de distance ou la même année, éditer deux fois le même troubadour, tandis que d'autres restent en jachère? Pouvons-nous nous permettre un tel gaspillage de temps et d'énergie?

## LA MUSIQUE DES TROUBADOURS

VINCENT POLLINA

Le répertoire mélodique intégral des troubadours a été édité trois fois depuis 1958. De ces trois éditions, la plus récente est sans doute la plus fidèle aux données manuscrites: Hendrik van der Werf, *The Extran Troubadour Melodies* (Rochester (N.Y.), 1984). Il reste toutefois un certain nombre de questions à approfondir, relatives soit au corpus total (p.ex. la délimitation précise du répertoire musical), soit à l'œuvre mélodique de différents troubadours (p.ex. la filiation manuscrite du 'chansonnier' de chaque compositeur, ou les traits mélodiques récurrents qu'on y trouve).

On pourrait donc, avec profit, entreprendre dès maintenant une série d'éditions particulières de l'œuvre notée de certains troubadours, avec la transcription diplomatique des paroles correspondantes et un commentaire philologique et musicologique. Un tel découpage du répertoire permettrait une nouvelle approche des nombreuses questions — touchant à la philologie, à la codicologie, à la musicologie — qui n'ont pas encore trouvé de solution à l'heure actuelle, tout en mettant à profit les progrès qui ont été faits jusqu'ici dans ces trois disciplines.

Parallèlement, il est essentiel d'approfondir notre connaissance des quatre recueils qui nous transmettent la quasi-totalité du corpus mélodique: les chansonniers *G*, *R*, *W* et *X*. Il faudra regarder de plus près la composition littéraire et musicale, et mieux cerner les pratiques linguistique, notationnelle et mélodique de ces codex. À cet égard, les manuscrits septentrionaux *W* et *X* sont d'un intérêt particulier (voir ci-dessous). D'autre part, la question des rapports entre manuscrits notés et non-notés mérite une enquête exhaustive.

A pareille fin, il est souhaitable que les témoignages manuscrits soit accessibles au plus grand nombre. Les chansonniers *W* et *X* existent déjà en fac-similé; il nous faudra, cependant, une bonne reproduction du chansonnier *G* (le format des photographies publiées par Sesini étant par trop réduit) et du chansonnier *R* (dont certains folios seulement ont été publiés jusqu'ici). La consultation des manuscrits eux-mêmes demeurera

toujours indispensable; néanmoins, la publication de fac-similés faciliterait et encouragerait, à l'échelle internationale, la recherche pluridisciplinaire sur ces quatre anthologies.

L'enquête sur les rapports entre paroles et musique troubadouresques, tout en étant tributaire des progrès dans l'édition du répertoire et dans la connaissance des manuscrits en tant que tels, constitue, néanmoins, un champ de recherche distinct. Les travaux menés dans ce domaine peuvent, à leur tour, éclaircir certains aspects de la transmission et de la préservation du répertoire. En ce moment, pourtant, les chercheurs sont loin d'avoir élucidé, dans toutes ses ramifications, la nature précise de l'interdépendance de 'moltz e son'. Cette enquête en est toujours à l'étape empirique, plutôt que théorique: c'est donc en multipliant les travaux d'appoint sur une chanson, une question, voire un troubadour donné, qu'on arrivera, peu à peu, à la synthèse voulue.

À cette fin, on aura soin d'interroger les versions mélodiques multiples, indispensable reflet de l'*ethos* musical et des habitudes scriptoriales. Aussi l'étude des rapports entre paroles et musique portera-t-elle, de préférence, sur les auteurs dont l'œuvre existante comporte un nombre élevé de versions musicales doubles et triples. Vu les nombreuses mélodies transmises par les chansonniers du nord, la recherche sur la langue des manuscrits septentrionaux sera d'un apport essentiel.

Parmi les questions proprement musicologiques, seule celle du rythme semble avoir attiré l'attention suivie de plusieurs générations de chercheurs. En revanche, dans d'autres branches de cette discipline, il reste encore beaucoup à faire. L'analyse stylistique, par exemple, a sans doute été pratiquée plus souvent dans le domaine des textes verbaux des troubadours que dans celui de leur musique. On verrait donc volontiers la publication d'une série d'analyses de pièces spécifiques, menant à la caractérisation du style mélodique d'un troubadour en particulier. L'étude comparée des codex *W* et *X* avec les manuscrits méridionaux *G* et *R* permettrait d'examiner l'hypothèse d'une 'francisation' relative des mélodies occitanes transmises par le chansonniers du nord. En outre, le degré de modalité ou de tonalité de cette musique est toujours à débattre.

De mémoire récente, l'élaboration du concept de la transmission orale du répertoire — et, dans le domaine de l'exécution musicale, de celui des influences arabes — semblent avoir inhibé l'étude des rapports avec les répertoires mélodiques les plus répandus, et les mieux documentés, en pays troubadouresque: le chant grégorien et le chant post-grégorien (*cf.* les séquences, les offices en vers, etc.). L'étude des interférences du corpus musical des troubadours avec d'autres répertoires monodiques en langue

vulgaire médiévale, et avec la monodie latine profane du Moyen Âge, en est toujours à l'état de généralités. Il nous faudra, enfin, une connaissance bien plus précise de la pratique des *contrafacta*, à l'intérieur, comme à l'extérieur, du corpus qui nous intéresse.

Soulignons, pour conclure, que la recherche esquissée ci-dessus, si elle est menée à bien, doit profiter non seulement aux spécialistes des sources écrites, mais aussi aux interprètes de la musique ancienne. Or, le rôle du chanteur dans l'élaboration de ce répertoire au Moyen Âge est capital. Il faut donc souhaiter une collaboration plus suivie entre les chercheurs et les musiciens du vingtième siècle, afin de présenter à un public d'auditeurs croissant une image toujours plus fidèle de la musique des troubadours.

## LE TEXTE MÉDIÉVAL NON-LYRIQUE

### TEXTES EN PROSE

M. ROY HARRIS

Il y a un demi-siècle, Clovis Brunel a publié sa *Bibliographie des manuscrits littéraires en ancien provençal*. Il entendait par 'ancien provençal' la langue occitane des manuscrits datant d'avant la fin du XV<sup>e</sup> siècle, bien qu'il ait catalogué quelques copies postérieures à 1500 pouvant servir à l'établissement de textes médiévaux (p. xi). On y voit pourtant des textes (en vers) sans histoire connue avant le XVI<sup>e</sup> siècle, à savoir les mystères dauphinois se trouvant aux Archives Départementales des Hautes-Alpes (Nos. 96-102). Ceux-ci, dont la plupart datent d'après 1500, sont écrits dans une langue tout à fait caractéristique de l'occitan alpin dauphinois. Il est donc quelque peu surprenant que Brunel ait exclu de son inventaire tout un autre groupe de textes, eux aussi alpins, dont la langue est en bien des points si similaire à celle des mystères dauphinois. Il s'agit des écrits vaudois, qu'il a voulu rattacher à la 'littérature du Nord de la France ... dont la langue est intermédiaire entre le français et le provençal' (*ibid.*). Aujourd'hui, tout linguiste reconnaît — du moins, on l'espère — le caractère occitan de la langue de ces écrits. La plus grande partie de cette littérature vaudoise, contenue dans une vingtaine de mass., est en prose. Il est temps que cette littérature, intimement liée à l'histoire de l'Occitanie italienne, prenne sa place légitime dans l'histoire des lettres occitanes. Heureusement le lancement récent en Italie d'une série dédiée à cette littérature, les *Antichi testi valdesi* aux soins d'Enca Balmas et de Luciana Borghi Cedrini, permet dès maintenant l'étude sérieuse de ces écrits dans des éditions modernes (2 tomes parus). Cette entreprise mérite l'attention des occitanistes du monde entier.

Comme l'indique le titre de son œuvre, Brunel a expressément exclu de sa considération les 'écrits d'ordre juridique et administratif', donc les documents d'archives (p. xi). En 1909, Paul Meyer avait inauguré avec son recueil *Documents linguistiques du midi de la France ... Ain, Basses-Alpes, Hautes-Alpes, Alpes-Maritimes* une nouvelle série visant la publication des documents non littéraires occitans d'une trentaine de

départements. On n'en a vu que ce premier tome. En 1926, Brunel nous a donné *Les plus anciennes chartes en langue provençale*, volume suivi longtemps après d'un supplément en 1952. À quelques exceptions près, ces documents proviennent de l'ancien Languedoc. On sait maintenant, surtout depuis les études de Max Pfister dans le domaine de la scripta, l'importance de la langue administrative des grands centres occitans dans le développement de la koine littéraire. C'est donc avec joie que les philologues occitans ont vu reprendre en 1974 sous la direction de Jacques Moufren l'ancien projet de Meyer sous forme des *Documents linguistiques de la France*, subdivisés en série française, francoprovençale et occitane. C'est avec moins de joie que l'on constate qu'aucun volume n'est sorti dans la série occitane alors que deux tomes ont paru dans chacune des autres deux sections pendant les dix premières années de ce projet. C'est une situation regrettable à laquelle il faudrait remédier le plus tôt possible. On ne doit pas sous-estimer l'importance des documents d'archives pour la connaissance de la langue médiévale puisqu'ils sont si souvent datés et localisés avec précision. L'existence dans ces textes de formes linguistiques marquées aussi bien que la survivance de ces formes dans les dialectes occitans modernes peuvent fournir la clef pour l'identification du lieu d'origine de certains textes littéraires. Qu'on ne tarde pas à mettre en train la section occitane de cette série.

C'est peut-être ici le lieu de souligner l'importance qu'il faudrait, à mon avis, donner à l'emploi de l'ordinateur pour l'édition des textes. Depuis quelques temps le traitement automatique des textes est devenu chose courante chez bien des savants. Il serait désirable de commencer dès le premier tome de la série occitane des *Documents linguistiques* à prévoir l'entrée en machine des textes afin de créer une banque de données linguistiques qui sera dans les années à venir d'une aide inestimable pour la connaissance de l'occitan médiéval. Si, par ailleurs, tous les textes vaudrais sortant dans la série des *ATV* y figuraient sous une forme lisible par machine, on pourrait éventuellement en faire toutes sortes d'analyses, y compris un dictionnaire complet de la langue littéraire d'une sous-culture occitane bien définissable. On connaît les projets de Peter Ricketts, de John Hathaway et de F.R.P. Akhurst visant à la création d'une grande banque de données occitanes contenant tous les textes du Moyen Âge. Ils ont pris la décision de commencer par l'entrée en machine des textes déjà publiés. Combien serait facilitée leur tâche si toutes les nouvelles éditions étaient faites au moyen de l'ordinateur! Étant donné les dimensions de ce projet, on peut espérer que d'autres organisations s'y mettront aussi. On pense à l'activité depuis 1974 des C.R.E.L.-France et C.U.E.R.M.A. à Aix-en-Provence qui ont, sous la direction capable du regretté Gabriel Andrieu, dépouillé au moins

4 œuvres en ancien français pour lesquelles ils ont fait des concordanciers fort utiles. Des dépouillements plus poussés sont sortis des travaux menés à Utrecht par Mario L. Alessio dans le domaine de l'ancien italien. Depuis 1968, une vingtaine de tomes contenant plusieurs sortes d'exercices linguistiques ont paru dans les *Spogli elettronici dell'italiano delle origini e del duecento*. Pourquoi ne pas entreprendre la même chose pour l'ancien occitan — sinon à Aix, peut-être dans un autre centre universitaire de l'Occitanie?

Depuis sa parution, la 'Table méthodique' (p. 116-126) de la bibliographie de Brunel a servi de guide aux chercheurs voulant identifier les œuvres occitanes qui restaient 'inédites ou incomplètement publiées': celles-ci y figurent marquées d'un astérisque. On voyait déjà à l'époque un remarquable décalage entre le nombre d'œuvres ainsi signalées dans les deux grandes divisions de cette Table, 'Œuvres en vers' et 'Œuvres en prose'. Très peu des premières (dont grand nombre dans la section 'Poésie didactique') attendaient un éditeur alors qu'une proportion relativement élevée des œuvres en prose restaient à faire. Pour celles-ci, 122 sur 230 portent l'astérisque (mes chiffres ainsi que quelques-uns de Brunel cités plus loin sont des approximations). Dans les années intervenues depuis 1935, la publication de quelques-unes de ces œuvres a évidemment altéré cette proportion. Notre propos n'est pas de faire ici le recensement des titres toujours inédits ou dont la réédition serait désirable. On sait que Madame G. Brunel-Lobrichon de l'I.R.H.T. refait actuellement la bibliographie de Brunel, et l'on peut s'attendre à ce qu'elle mette à jour la 'Table méthodique'. Cependant, si celle-ci se trouvait à présent en état d'être publiée, même à titre provisoire (par l'A.I.E.O.?), ce serait rendre un grand service aux occitanistes que de nous la donner avant la publication intégrale de la *Bibliographie*, œuvre si utile pour les recherches occitanes médiévales.

Étant donné que traditionnellement la simple mention de 'littérature occitane' (ou 'provençale', comme on l'appelait) évoquait avant tout la production des troubadours, il était peut-être inévitable que les œuvres en vers aient attiré surtout l'attention des éditeurs. Bien que des textes en prose aient une grande valeur littéraire tels que les biographies des troubadours aient dû attendre longtemps avant de recevoir en 1950 une édition complète, ils avaient commencé dès 1819 à paraître dans des éditions plus ou moins complètes. Une autre composition originale en prose comme la *Vida de la benaurada sancta Doucelina*, quoique parue déjà en 1879 avec les défauts des éditions de l'époque, devait attendre presque cinquante ans avant de recevoir une nouvelle édition. D'autres textes en prose, non pas des compositions originales mais des traductions, excitaient suffisamment l'imagination pour être depuis longtemps

sont de l'obscurité des manuscrits, par exemple *Barlaam et Josaphat* en de longs extraits en 1864 et en une édition intégrale en 1912. Mais un sort moins heureux attendait d'autres traductions.

Brunel a pu qualifier de traduction au moins 36 des 122 œuvres signales comme inédites ou exigeant une réédition. Comme il l'a reconnu lui-même, d'autres seraient aussi à ranger dans cette catégorie; on pense, par exemple, à deux morceaux en lesquels Brunel n'a pas reconnu des traductions des chapitres XII et XIII-XVII de l'Évangile de saint Jean (Table: III.c. 10, 11). Ces deux textes viennent du ms. 9 de la Chiesa Nuova d'Assise (No. 283) dont la plupart des textes seraient des traductions. On soupçonne que le fait même d'être des traductions a retardé l'édition de beaucoup de textes. Brunel lui-même disait dans son *Introduction* à propos des écrits en prose qu'ils étaient 'pauvres' (p. xvi). Il en disait même davantage:

Il est frappant que parmi eux la littérature d'imagination ne soit représentée que par un roman, encore est-il traduit du français [à savoir le fragment du roman arthurien de Merlin, No. 103]. Nous ne voyons rien de comparable à l'essor de la prose dans le Nord de la France. ... La prose provençale ne comprend, à part la seule exception relevée, que des œuvres historiques (40), religieuses (118) et didactiques (79). Souvent elle ne vise que l'édification et l'instruction pratique des simples gens. Dans ce domaine, elle est même loin d'être originale. Environ le tiers des articles (76 sur 247) se réfère à des traductions, soit du latin (66), soit du français (10), et le progrès de la critique augmentera la découverte des ouvrages latins dont les textes en langue vulgaire sont tirés. La prose n'a d'importance, pour l'histoire littéraire générale, que par les œuvres de grammaire et de poétique, le *Donat* venu d'Italie, les *Razos* venues de Catalogne, les *Leys* sorties de Toulouse, autrement dit autant qu'elle s'attache à la poésie des troubadours.

(p. xvi-xvii).

Même lorsqu'il s'agit d'une traduction n'ayant pas une grande valeur artistique, comme c'est le cas pour le Nouveau Testament du ms. PA 36 de la Bibl. mun. de Lyon (pour ne citer qu'un texte qui m'est particulièrement bien connu), elle mérite une édition. En plus de l'intérêt philologique que peuvent avoir pour nous les œuvres traduites, il ne faut pas oublier qu'elles ont joué un rôle, parfois considérable, dans la vie des Occitans médiévaux. Mieux on les connaît, mieux on comprendra les courants intellectuels et spirituels de l'époque. Les publier c'est avancer d'un pas dans les recherches sur l'histoire de la culture de l'Occitanie

médiévale. Pour citer encore un exemple tiré de mes propres recherches, dans mon édition des chapitres XII et XIII-XVII de l'Évangile de saint Jean (sous presse) du ms. d'Assise ci-dessus cité, je démontre quel a pu être le rôle de ces textes dans la vie d'une communauté de béguins franciscains spirituels occitans. En passant, signalons que dans ses observations statistiques, Brunel a cité en particulier la version occitane de la *Somme le roi* du frère Laurent comme une des œuvres survivant dans un nombre considérable de mss. (p. xv). Comme je le démontre dans mon étude sur deux traductions du ms. d'Assise, cette œuvre d'instruction religieuse encore inédite (connue aussi sous le nom *Livre des vices et des vertus*) se lisait dans les cenacles de béguins franciscains spirituels. Ce mouvement hétérodoxe a-t-il joué un rôle dans sa traduction et sa dissémination? L'étude de la langue des diverses rédactions aussi bien que l'examen de l'art des traductions pourraient peut-être nous fournir un jour des indications à ce sujet. L'art même de la traduction préhumanistique mérite une meilleure connaissance; cf., à ce propos, la discussion de l'art du traducteur que Curt J. Wittlin a donnée dans l'excellente introduction de son édition d'une version d'une traduction catalane du *Livre dou tresor* de Brunet Latin (*Libre del tresor*, I, en particulier p. 34-49). À part le côté théorique, une meilleure connaissance des méthodes et des techniques de la traduction a un côté purement pratique. C'est par une étude approfondie des habitudes traductrices discernables dans les deux textes johanniques du ms. d'Assise que j'ai pu établir, par exemple, leurs origines indépendantes.

Aucune traduction en prose n'est dépourvue d'intérêt philologique et culturel. Comme le prouvera la consultation de la 'Table des lieux de copie' des manuscrits de Brunel (p. 109-110) certaines régions sont pauvrement représentées par la quantité de mss. littéraires que nous en avons. Ainsi, de ceux copiés dans la région de Foix, Brunel n'en cite que huit parmi lesquels deux contenant deux traductions en prose du plus haut intérêt, la *Chirurgie* d'Abucassis (No. 121) et l'*Elucidari* de Bartholomeus Anglicus (No. 248). Quand aura-t-on des éditions complètes de ces traités en occitan?

En 1889, S. Berger avait inventorié les traductions bibliques en occitan y compris les vandoises. Deux sur cinq des Nouveaux Testaments vandois ont vu le jour, un en 1890 et l'autre en 1979. Un autre groupe de ces traductions en prose manque presque inexplicablement d'édition. Ni le Nouveau Testament du ms. PA 36 de la Bibl. mun. de Lyon ni celui du ms. BN, fr. 2425 n'a jamais été édité en entier, cela en dépit du fait qu'il existe en quatre pays autant de transcriptions modernes de celui de Lyon (dont la mienne qui sera entrée dans l'ordinateur au moment de la publication de cette notice). Même si la qualité de ces traductions laisse

beaucoup à désirer, la valeur historico-culturelle et linguistique de ces documents est grande.

On voit que dans le domaine de la prose occitane médiévale tout n'a pas été fait. On n'a pu qu'entamer ici un tour d'horizon des directions à prendre pour les futures recherches. Il n'est pas exagéré de dire que tout texte médiéval occitan mérite publication. Comme le dit l'Évangile: *Levas vobis < huius > et regardas, que ara ja comensan las meysons a blanquejar ...* (Jean 4:35, ms. BN, fr. 2425). Que la moisson soit faite avant l'an 2000!

## LE TEXTE MÉDIÉVAL NON-LYRIQUE

### TEXTES EN VERS

DON A. MONSON

D'après la *Bibliographie* de Brunel, nous avons conservé environ 200 textes poétiques non-lyriques en ancien occitan. Il est difficile de préciser d'avantage le nombre des textes conservés: d'une part, dans la 'Table méthodique', qui termine son ouvrage (p. 116-121), Brunel combine parfois sous un seul numéro des références à plusieurs œuvres; d'autre part, il inclut dans certains genres non-lyriques plusieurs pièces lyriques qui s'y rattachent par leur contenu. La plupart de ces textes sont conservés par un seul manuscrit et beaucoup nous sont parvenus dans un état fragmentaire. Du point de vue chronologique quelques-uns remontent au XII<sup>e</sup>, voire au XI<sup>e</sup> siècles, mais la grande majorité s'étaient sur les XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles. Composés sur des formules métriques très diverses (cf. I. Frank, *Repertoire métrique*, II, p. 73-81), ils varient en étendue entre quelques vers pour certains fragments et les près de 35 000 vers du *Breviari d'amor*. En tout, il s'agit d'un corpus de plus de 220 000 vers, corpus tout à fait comparable par son étendue à la production lyrique des troubadours (2.542 pièces selon Frank, I, p. xvi) et au corpus en prose (230 textes selon Brunel, p. 121-126).

Brunel divise la poésie non-lyrique en huit grandes catégories à l'intérieur desquelles il indique parfois des subdivisions: poèmes épiques; romans, nouvelles et récits; lettres (saluts d'amour, lettres diverses); poésie satirique; poésie allégorique; poésie religieuse et morale (traductions de l'Écriture sainte, vies des saints, poésie dogmatique, prières et poésies mystiques, poésie morale, enseignements); poésie didactique; poésie dramatique. L'inclusion de la poésie morale et des enseignements avec la poésie religieuse peut soulever des objections, puisqu'il s'agit le plus souvent d'une morale d'inspiration antique ou monastique ayant peu de rapport à la piété chrétienne. Autrement, ce tableau rend bien compte de la diversité et du caractère de ce corpus. Cependant, la distribution des œuvres dans les diverses catégories est très inégale: 11 poèmes épiques; 10 récits; 6 poésies satiriques (la plupart lyriques); 5 poésies allégoriques; mais 109 poésies religieuses et morales.

Dans l'ensemble, cette poésie a toujours été beaucoup moins étudiée que la lyrique des troubadours, mais sans être aussi négligée que la prose. L'effort des chercheurs s'est fort inégalement réparti à travers le corpus, car certains genres et certaines œuvres ont reçu une attention considérable, alors qu'il y en a d'autres dont on s'est à peine occupé. On constate ces derniers temps un regain d'intérêt pour plusieurs des genres non-lyriques, mais ce phénomène n'a pas encore atteint l'ensemble du corpus.

Il existe une seule étude d'ensemble de ce corpus poétique, c'est la 'Deuxième partie' (p. 131-195) de l'*Histoire sommaire d'Anglade* (1921). Très sommaire, comme l'indique le titre, cette étude est maintenant vieille de plus de soixante ans. Les seuls essais de cataloguer ce corpus sont ceux de Brunel et de Frank cités plus haut. Soumis à d'autres fins, ces ouvrages estimables présentent tous deux un certain nombre de lacunes et d'inconséquences. La *Bibliographie* de Pillet et Carstens est de peu d'utilité pour ce domaine, car elle ne présente que quelques brèves remarques en marge de la lyrique des troubadours. Pour diverses raisons, les ouvrages bibliographiques plus récents ne peuvent prétendre remplacer ceux de Frank et de Brunel. Celui de Taylor est très sélectif et ne mentionne que les œuvres les plus étudiées. Le *Grundriss der romanischen Literaturen des Mittelalters* ne s'occupe pas des textes postérieurs à 1300 et exclut ainsi bon nombre des textes occitans.

Il serait utile d'avoir une nouvelle mise au point, plus détaillée et plus à jour, sur l'ensemble de cette littérature. Elle devrait être accompagnée d'un catalogue complet des pièces conservées fondé sur un classement plus rigoureux, qui corrige et complète les indications de Brunel et de Frank et qui fournisse pour chaque pièce une description détaillée aussi bien qu'une bibliographie mise à jour.

Dans sa *Table méthodique*, Brunel fait précéder d'un astérisque la mention de 16 textes non-lyriques qui n'auraient pas encore été étudiés. Les indications de Frank permettent d'en réduire le nombre à 11. Sauf erreur, les textes encore inédits sont donc les suivants (renvoi à la Table de Brunel): VII, a, 6. Traduction de l'Évangile de l'Enfance, version II; VII, c, 4. Vers relatifs à la vie monastique; VII, d, β, 8. Traduction de la Plainte de la Vierge, version du ms. 11180; VII, d, β, 10. Plainte de la Vierge (*Senhors et donns per merce...*); VII, d, β, 16. Prière à la Vierge (*Domna respilandens...*), ou trad. de la Prière Theophilus; VII, e, 7. *Libre de Seneca*, version de Madrid; VIII, 2. *Compendi* de Jean de Castelnou; VIII, 6. Traité d'arpentage; VIII, 7. Dialogue entre Jésus et l'arpentier; VIII, 11. Poème sur l'Astrologie; IX, 5. Mystère de saint Barthélémy. À l'exception du dernier, il s'agit exclusivement de textes religieux, moraux et didactiques. Le plus important de ces textes restés encore inédits, c'est

sans doute le *Compendi* de Jean de Castelnou dont le père Salvat avait entrepris une édition qu'il n'a pu terminer.

Beaucoup des éditions existantes remontent au XIX<sup>e</sup> siècle ou au début du XX<sup>e</sup> siècle et ne répondent plus aux critères philologiques actuels. En outre, elles se trouvent souvent dans des ouvrages ou des revues d'un accès difficile. Il y a donc un besoin pressant de remplacer certaines de ces éditions en y joignant la traduction et l'étude approfondie de la langue qui sont devenues d'usage. Pour certains textes le travail est déjà en cours, mais il reste beaucoup à faire. Je me bornerai à en citer quelques exemples, en suivant le classement de Brunel. Pour l'épopée, *Algar et Martin*, la *Canso d'Antiocha*, le *Roman d'Arlès* et l'*Histoire de la guerre de Navarre* devraient bénéficier d'une nouvelle édition; M. Pountney prépare une nouvelle édition de *Fierabras*. Pour le récit, il faudrait une nouvelle édition du *Jugement d'Amour* de Raimon Vidal, puisque celle de W.H.W. Field n'a pas trouvé d'éditeur; la seule édition critique des *Novas del papagai* reste celle de Savj-Lopez (1901) qu'il faudrait aussi remplacer. Pour les saluts d'amour nous possédons l'excellente édition de P. Bec des lettres d'Arnaut de Marueil; I.-M. Cluzel a promis une édition de l'œuvre complète d'Amanieu de Sescas qui contient deux lettres, et plusieurs autres représentants du genre sont dispersés dans les éditions des divers poètes; il serait utile de réunir l'ensemble de ce petit corpus, y compris les lettres anonymes, en un seul volume. Pour les épîtres didactiques, l'édition de J. Linskill des lettres de Guiraut Riquier est sous presse, mais il faudrait aussi renouveler l'édition très défectueuse de Bernhardt (1887) pour N<sup>o</sup> Al de Mons. Pour la poésie satirique, il faudrait une nouvelle édition du *Debat devant Dieu entre le images des saints et les femmes*. Pour la poésie allégorique, Monson et Taylor ont promis une édition de la nouvelle allégorique de Peir Guilhem, et l'on attend avec impatience l'édition de Peter Ricketts di *Breviari d'amor* de Matife Ermenegaud dont seul le tome V est paru. La même critique prépare une nouvelle édition du *Roman de mondana vida* autrement, presque tout serait à refaire pour les poésies religieuses morales, didactiques et dramatiques.

Plusieurs genres non-lyriques ont été l'objet d'études d'ensemble récentes: poésie allégorique (Jung), traduction biblique (Wunderli) enseignantement (Monson). Mais il serait temps de renouveler les articles contribus à l'*Histoire littéraire de la France* par M. Roques pour l'épopée et par A. Jeanroy pour le théâtre. Il n'existe pas de véritable étude d'ensemble pour la poésie narrative: celle de Müller (1930), un peu schématique et surtout descriptive, ne traite le roman que de façon accessoire; celle de Limentani, qui constitue le meilleur point de départ pour les recherches dans ce domaine, n'est en somme qu'un recuei

d'études particulières qui ne prétend pas donner une vue d'ensemble. Pour le salut d'amour, la dernière étude d'ensemble est celle de Parducci (1942) qui n'a pu tenir compte de l'apport récent de Bec et de Meli. La dernière étude pour l'épître didactique, c'est la thèse d'Anglade sur Guiraut Rigquier que Segre a à peine renouvelée dans son bref article du *GRMLR*; il serait temps de faire une véritable étude d'ensemble de la poésie épistolaire non-courtoise en y incorporant des auteurs comme Raimon Cornet et Rainbaut de Vaqueiras. Pour la poésie religieuse et didactique, une véritable étude d'ensemble reste également à faire.

Il est à espérer que les nouvelles éditions récemment sorties et celles qui sont en cours stimuleront de nouvelles études linguistiques et littéraires des textes individuels. Car les études incorporant les derniers acquis méthodologiques sont relativement rares et, de nouveau, inégalement distribuées à travers le corpus. Si une œuvre comme *Flamenca* donne lieu à une bibliographie volumineuse (cf. Limentani, p. 290-303), d'autres, et non des moindres, ont été en grande partie négligées; par exemple, sur le *Breviari d'amor* la seule étude d'ensemble est celle de Paul Meyer dans l'*Histoire littéraire de la France* (1898). Comme on pouvait s'y attendre, la majorité des études portent sur un petit nombre de grands textes: *Flamenca*, *Jaufre*, *Canso de sancia Fides*, *Girart de Roussillon*, *Canso de la Crosada*. Pour les textes mineurs ou fragmentaires, tout reste à faire ou presque. Encore une fois, cela dépend des genres: si l'épopée et la poésie narrative ont été modérément bien étudiées, pour la poésie religieuse, didactique et dramatique on en est aux débuts. Même pour les grands textes on n'oserait prétendre, étant donné leur richesse, que l'on soit sur le point de les épuiser. On constate surtout des études historiques ou philologiques, sur la datation de *Jaufre*, par exemple, ou sur la langue de Girart de Roussillon, et relativement peu d'études littéraires modernes. Dans ce domaine il est difficile de préciser ce qui manque, car on ne peut dire à l'avance quelles méthodes se révéleront fructueuses pour tel ou tel texte. On peut seulement souhaiter que des chercheurs armés des dernières méthodes se penchent de nouveau sur ces textes trop souvent négligés, ce qui ne pourrait manquer d'apporter des résultats intéressants.

## LE TEXTE LITTÉRAIRE DES XIX<sup>e</sup> ET XX<sup>e</sup> SIÈCLES

FRITZ PETER KIRSCH et WILLIAM CALIN

Depuis longtemps, un esprit de contestation et d'apologie anime les études examinant la littérature d'oc moderne et contemporaine. Les chercheurs occitans ont toujours eu intérêt à faire acte de présence en insistant sur la continuité ininterrompue (du XII<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècles) d'une littérature riche et trop peu connue, et des romanistes non français se sont sentis attirés vers la défense et l'illustration de cette culture autrefois libre, aujourd'hui dominée. Un élan qui rappelle l'*extrambord* feilbréen ('vole qu'en glori fugue aussado ...') a inspiré, en Occitanie et ailleurs, la création d'un certain nombre d'outils de travail indispensables pour qui voulait aller plus loin: ouvrages d'histoire littéraire, bibliographiques, anthologies, monographies, etc. Or, cette attitude à la limite militante est salutaire dans la mesure où elle interdit un scientisme stérile, mais elle comporte aussi des dangers. En luttant contre le mépris et l'indifférence qui accablent la culture menacée, on risque de l'isoler, de négliger les rapports qui la rattachent, qu'on le veuille ou non, à l'univers de la majorité dominante. Ce dilemme ne concerne pas seulement les occitanisants. Nombreuses sont les histoires des littératures africaines d'expression française qui s'appliquent à explorer la dimension autochtone des textes en oubliant la présence de cet 'autre' que les Occitans ont pris l'habitude de désigner par l'expression d' 'enemic dins la closca'.

Les travaux de synthèse actuellement disponibles nous empêchent désormais de considérer la littérature d'oc comme un phénomène marginal ou connexe. On pourrait donc intensifier l'étude des métissages culturels sans courir les risques de certains malentendus qui, autrefois, étaient presque inévitables. Nous disons bien 'métissages', au pluriel, du fait que l'on ne saurait réduire les rapports entre la culture dominante et la culture dominée à une relation où l'échange ne se fait qu'en une seule direction. Cesser d'isoler la littérature d'oc revient en fait à démythifier l'histoire de la littérature française telle qu'on l'enseigne de nos jours, et à la remettre en question. Il ne suffit pas, pour citer un exemple célèbre, de

faire l'histoire des rapports de Mistral avec Lamartine, d'évoquer, de façon générale, la sensibilité romantique du poète provençal. Situons plutôt Mistral par rapport à Lamartine, George Sand, Hugo, dans le contexte du romantisme français, c'est-à-dire parisien, non pas pour faire disparaître l'auteur de *Miréio* en tant que poète d'oc, mais, au contraire, pour faire ressortir sa 'différence' en découvrant, par l'analyse textuelle, les données d'un centralisme culturel que l'écrivain occitan ne respecte pas.

Dans ce contexte, il faudra s'interroger également sur le problème du 'retard' de la littérature dominée par rapport aux découvertes et innovations qui semblent marquer, au niveau de la 'Weltliteratur', une époque donnée. Évidemment Mistral ou Aubanel, D'Arbaud ou Max Roqueta, Joan Bodon ou Robert Lafont sont des novateurs exemplaires lorsqu'on les considère d'un point de vue occitan et occitaniste. Mais leur place à côté de leurs confrères appartenant aux 'grandes' littératures est loin d'être facile à établir. Qui sait si l'on ne va pas les ranger dans quelque coin modeste, à l'enseigne d'un honorable provincialisme? Personne ne reproche à Gerthe ou Eminescu, Pouchkine ou Galdós, d'être un peu, chacun à sa façon, en retard sur le classicisme, le romantisme ou le réalisme des voisins. Pour que les Occitans se fondent avec la même désinvolture dans le concert universel, il faudra les plonger résolument dans le bain des grands courants socio-culturels qui traversent l'Europe et les autres continents. Si ce procédé révèle certaines ambiguïtés, certaines ombres au tableau, tant mieux.

Dans un article capital, Fausta Garavini a montré la voie qui mène vers une reconsidération de la production littéraire en France: chaque texte, français ou occitan, témoigne à sa façon d'une tendance de l'Histoire à opposer ou combiner, au cours des siècles, des forces centralisantes et des forces centrifuges (cf. 'Province et rusticité', *Romanisme*, 35 (1982)). Des découvertes passionnantes attendent le chercheur qui accepte d'envisager les écrivains français et les écrivains occitans à la lumière du système basé sur les normes et valeurs en usage entre Versailles et Paris, système dont Norbert Elias a étudié le fonctionnement dans ses travaux. La littérature révèle la force de ce système qui s'efface puis reprend des forces, absorbe les influences, réduit les particularismes, vient à bout des résistances. Rien de plus vaste et compliqué que le problème du régionalisme dont on ne viendra sans doute à bout qu'en pratiquant un comparatisme sans ceillères positivistes. Des recherches seraient à entreprendre par exemple sur la façon dont l' 'idée latine', après les fêtes de Montpellier, est allée faire un tour en Lorraine pour descendre, avec le nationalisme français de Louis Bertrand, en Algérie. Ce qui fait de Camus (avec d'autres 'pieds noirs') en

quelque sorte un héritier des félibres. Ce Camus qu'il faudrait confronter cependant à Joan Bodon, comme l'on devrait situer Mauriac par rapport à Mancier, Lafont par rapport à Sartre et à Grono ... Mentionnons aussi qu'en dehors de certaines influences plutôt superficielles, il y a des analogies frappantes entre la littérature québécoise du XX<sup>e</sup> siècle et la littérature d'oc, marquée par le Félibrige et la 'révolution tranquille' des occitanistes. Des parallèles seraient à établir entre la négritude et le Félibrige, Mistral et Senghor, les contes du Rouergue et les contes du Sénégal. Au sein de l' 'hexagone' même, la littérature féminine et la littérature ouvrière de langue française évoluent d'une façon qui rappelle les péripéties de l'histoire littéraire en Occitanie, entre le régionalisme et les fêtes de la parole reconquise.

Toutes les méthodes sont bonnes si elles font avancer nos connaissances. Il faudra encourager les travaux sur Mistral et Aubanel, qui soutiendront la comparaison avec les grandes thèses d'État sur Vigny (Germain) ou Hugo (Bartère, Gaudon, Gely ...). L'exploration de textes occitans doit enfin profiter de toutes les approches — freudienne, jungienne, marxiste, phénoménologique, structuraliste, linguistique — qui se pratiquent de nos jours. Constatons que le culte de la jeune fille et de la terre, la *persona* du poète tendre, amoureux et mélancolique chez les Félibres, ne sont ni une invention provençale ni une manifestation de la latinité éternelle; mais une très belle éclosion d'archétypes romantiques, comparable à d'autres éclosions qui se sont produites pendant tout le courant du siècle. Que la richesse méthodologique des études sur Camus ou Saint-John Perse, par exemple, ne soit pas perdue quand on part à la recherche de Bodon ou de Max-Philippe Delavouët. Il est permis cependant de souhaiter aux recherches en matière de littérature occitane des rapports étroits (et libres de tout dogmatisme) avec l'histoire et la sociologie. Pour que les étudiants européens, américains ou autres, acceptent de considérer la littérature d'oc non pas comme une 'spécialité' exotique, mais comme un domaine passionnant qui vaut la peine qu'on lui consacre quelques années de sa vie, il faut bien leur expliquer que cette littérature peut donner accès à une France 'autre'. Tout porte à penser que ce problème didactique se résout plus facilement si l'enseignant tient compte de ce 'Stiz im Leben' de la littérature dont parlait souvent Erich Köhler.

Les chercheurs occitanistes non français souffrent parfois de leur éloignement géographique. Cette distance constitue pourtant, à certains égards, une chance et un privilège. Ceux qui veulent aux lettres d'oc un *amor de lonh* échappent en général (pas toujours) aux tentations de l'hagiographie et des querelles de chapelles. Dans une excellente mise au point (*Lendemans*, 17-18 (1980)), Christine Bierbach et Claudia Har-

tmann ont bien fait de mettre en garde contre les mirages d'un militantisme irréfléchi qui risque de nous ôter ce qui justifie nos efforts, ce dont nos amis occitans ont besoin: la lucidité d'un regard qui vient de l'extérieur sans être entraché d'indifférence.

## LES HISTORIENS ET LE FAIT OCCITAN

PHILIPPE MARTEL

Si traditionnellement l'étude du fait occitan comme tel était surtout réservée, pour d'évidentes raisons historiques, aux linguistes et aux spécialistes de la littérature, depuis quelques années de nouveaux intervenants sont entrés en scène. Anthropologues, sociologues et économistes (en trop petit nombre, malheureusement) et historiens; et c'est de la place que les historiens peuvent (et doivent) occuper dans la recherche occitane que je voudrais ici parler.

En ce qui concerne l'histoire médiévale, notre connaissance de l'espace occitan a sensiblement progressé depuis une vingtaine d'années, grâce à un certain nombre de thèses importantes. Ce qui devrait permettre une certaine actualisation de certaines théories d'interprétation du phénomène du *trobar* — nous pensons à celle, fondamentale, d'Erich Köhler. En effet, c'est en fonction de schémas de la société féodale très généraux que ce dernier avait élaboré ses hypothèses: il est maintenant possible de les affiner en fonction de ce que l'on sait de la réalité de la société aristocratique occitane au XIII<sup>e</sup> siècle.

Pour l'histoire moderne, un certain nombre de problématiques ont émergé ces dernières années — réémergé plus exactement — car elles étaient apparues dès le siècle dernier. La problématique des révoltes populaires qui secouent l'espace occitan entre XVI<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, d'abord. S'il est évidemment discutable de postuler l'existence d'une 'Occitanie' rebelle par nature, il n'en demeure pas moins que la fréquence des fureurs paysannes dans le pays d'oc oblige à se poser des questions: une telle fréquence renvoie-t-elle à une situation économique spécifique (pauvreté des sols et des rendements), ou à des faits de mentalité (cf. ce qu'on sait de la violence dans les relations sociales languedociennes, par exemple). Dans le même ordre d'idée, celui de l'étude des déviances, on pourra s'interroger, à la suite de Jeanine Garrisson, sur le protestantisme occitan — et ses contradictions. Là encore, sans faire nécessairement appel à on ne sait quelle prédisposition à l'hérésie comme marque d'on ne sait quelle âme occitane, on pourra se demander ce qui, dans le système de croyances populaires des pays d'oc, comme dans la société, comme

dans les liens avec le pouvoir central, peut rendre compte de l'adhésion à la Réforme.

Sur le plan purement culturel, et sans empirier sur le champ spécifique des spécialistes de l'écrit occitan, les historiens pourront avoir leur mot à dire sur le rapport des élites occitanes à la langue et à la culture. Cette problématique a été ébauchée par exemple au cours du colloque récent tenu à Montpellier à propos de l'écrit révolutionnaire et des politiques linguistiques sous la Révolution.

En ce qui concerne maintenant l'époque contemporaine, le champ est évidemment illimité. À la fois du fait de la masse de documentation disponible, sur divers points, et du fait des interrogations qui sont inévitablement soulevées par la simultanéité de deux phénomènes: l'intégration accrue de l'espace occitan dans l'ensemble français, avec ses conséquences (aussi bien sociologiques qu'idéologiques) et, contrairement — en apparence — l'émergence d'une conscience d'occitanité de plus en plus claire.

La progression le long de ces deux axes implique un certain nombre de démarches, nécessitant échange et collaboration avec des historiens pour lesquels le fait occitan ne sera pas premier, si même ils le prennent en compte.

— Il conviendra ainsi de mieux mesurer l'impact de la Révolution industrielle sur le fonctionnement économique de l'espace d'oc: changements dans l'agriculture, naissance d'un phénomène d'inégal développement, diversifié selon les régions (moins net dans le sud-est, par exemple). Mieux cerner aussi la nature et le rythme des engagements politiques, sans négliger l'étude des discours produits: est-ce vraiment la même chose d'être un 'blanc' selon qu'on est prolétaire nîmois ou paysan lozerot, ou paysan de Maillane — symétriquement, les rouges du Midi marseillais sont-ils identiques à ceux du Midi héraultais ou garonnais? Une étude de la presse locale, mais aussi des archives de police est ici indispensable, au même titre que le développement d'études engagées par exemple par Maurice Agulhon sur la sociabilité occitane, et sur le rôle politique qu'ont ainsi pu jouer, au niveau de l'organisation d'un parti ou de la transmission de l'information, les confréries ou les cafés, voire les sociétés amicalistes diverses.

— En ce qui concerne la 'différence' occitane, son recul objectif, et sa mise en valeur, sinon sa mise en spectacle consécutive à ce recul, plusieurs types d'approches peuvent se combiner: l'étude de l'alphabétisation — qui se fait en français — combinée à l'étude des demandes

d'alphabétisation (*i.e.* existe-t-il une différence de comportement face à l'école selon qu'on est ou non dans une zone de départ (pour une émigration parisienne notamment): rôle aussi des facteurs religieux et politiques (zones blanches et alphabétisation, zones rouges et alphabétisation, etc.). En ce qui concerne la chasse à l'occitan, il conviendrait de reprendre les analyses traditionnelles (sur le signal, etc) en les nuancant: Comment les inspections nationales sont-elles appliquées sur le terrain (*cf.* rapport d'inspections individuelles)? Comment les 'victimes' vivent-elles le processus de francisation autoritaire? Également ici, sociolinguistes, spécialistes des ethnotextes et historiens peuvent et doivent collaborer.

— En ce qui concerne les représentations: statut du patriotisme 'français': on sait depuis Weber (*La Fin des terroirs*) que les petits lozériens du II<sup>e</sup> Empire ne savent pas au juste dans quel État ils vivent; voilà qui en dit long. Le recours à la littérature électorale (en oc ou en français) pourra aussi fournir des renseignements sur le rapport respectif des considérations locales et nationales dans les choix électoraux.

Statut aussi de la différence occitane dans la presse et la littérature: rôle de l'ethnotype occitan (le méridional violent du début du XIX<sup>e</sup> et son descendant indolent de la fin du siècle). Rôle politique de cet ethnotype (dans la littérature d'extrême droite notamment). Ce travail sur les ethnotypes a été engagé par R. Lafont, H. Giordan, G. Liens par exemple, mais il reste du pain sur la planche. Comme d'ailleurs en ce qui concerne l'accueil réservé aux manifestations de la renaissance d'oc...

C'est bien entendu l'étude de cette dernière qui paraît a priori la plus évidente, dans une perspective occitaniste. Nous insistons cependant sur le fait qu'elle n'est pas séparable de tout ce qui précède, et qu'on ne peut traiter des Rouges du Félibrige, ou des Blancs sans étudier de près leur rapports, idéologiques et organiques, avec les grandes familles nationales dont ils se réclament. Il est ainsi instructif de suivre le débat 'fédéraliste' qui marque le début des années 1890 dans la presse — y compris nationale — qu'elle soit monarchiste ou socialiste, débat dans lequel de nombreux félibres — et pas seulement Maurras et son équipe — sont impliqués.

Dans le même ordre d'idées, alors qu'on a jusqu'ici eu tendance à étudier le Félibrige — et l'occitanisme en général — soit comme simple école littéraire, soit comme association *sui generis*, il est important — et possible — de mesurer son insertion dans la société de son temps; ce qui peut se faire, d'abord par le dépouillement — entamé par nous au C.N.R.S. — des fichiers du Félibrige. S'il est difficile et peut-être peu utile

d'envisager l'équivalent du *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier* dirigé par J. Maitron, l'étude du statut social des félibres et des occitanistes peut en dire long sur leur impact réel. Le type de sources à utiliser ne sont plus seulement dès lors la presse félibréenne et les œuvres littéraires, mais aussi les archives policières (probablement peu fécondes mais qui saif?), la presse locale (par exemple, le *Bournat de Périgord* compte en 1910 parmi ses membres les directeurs de dix journaux de la Dordogne: quelle place tient le Félibrige et ses problèmes, comme la langue d'oc, dans ses journaux?).

On peut aussi s'interroger, pour le XIX<sup>e</sup>, sur l'imbrication entre le Félibrige et d'autres collectivités: les sociétés savantes, par exemple, mais aussi les associations religieuses (cf. la Société de la Foi à Avignon aux origines du Félibrige) ou la Franc-Maçonnerie (qui compte plusieurs félibres éminents dans ses rangs). Il s'agit, on l'a compris, d'un travail de dépouillement énorme, et qui risque d'être en partie décevant. On se doute bien, en effet, que la renaissance d'oc ne constitue pas l'essentiel des préoccupations des occitans. Mais il importe précisément de mesurer quelle importance elle revêt — et quelle place lui est accordée — et, en même temps, comment elle est considérée.

Tels sont, rapidement résumés, quelques-uns des points qui nous paraissent les plus importants, dans la perspective d'un plan de recherche sur l'histoire d'oc. La liste n'est pas exclusive. Nous avons cependant sélectionné ceux-ci, au nom de deux considérations principales:

- a) les possibilités de contacts interdisciplinaires qu'ils offrent: si, comme nous le souhaitons, l'A.I.E.O. voit croître le nombre de ses adhérents, il deviendra possible de développer des travaux en commun entre disciplines différentes mais complémentaires.
- b) les possibilités, au sein de la corporation historienne, de trouver des chercheurs susceptibles de se lancer sur de telles pistes. Certains y sont déjà engagés; le moment est venu de battre le rappel, et là aussi de faire travailler ensemble des gens qui, chacun dans leur domaine, peuvent faire avancer notre connaissance en profondeur de la réalité occitane.